

# Les temps de l'Océan : évolutions et interprétations de l'espace en Océanie

ÉLISE HUFFER

C E TRYPTIQUE A L'AMBITION de nous faire plonger au cœur de l'Océanie pour y découvrir comment les insulaires ont utilisé et interprété, jusqu'à nos jours, cet espace aquatique. Il examinera les expressions identitaires contemporaines régionales et nationales, telles la « *Pacific Way* », la « *Melanesian Way* », la « coutume », et le « *Faa Samoa* », dont regorgent le Pacifique, cela pour montrer comment les insulaires ont cherché à faire leur cet espace qui n'a de cesse de vouloir leur échapper. Toutes ces expressions symbolisent le besoin des Océaniens d'ancrer leurs traditions et leurs valeurs, même si celles-ci ne sont pas toujours anciennes ou « authentiques », dans un monde en mutation permanente.

## Conquêtes et défaites océaniques

Découverte il y a de cela plusieurs millénaires par les premiers occupants issus du Sud-Est Asiatique qui s'établirent dans la région par vagues successives (1), l'Océanie fut « redécouverte » par les explorateurs européens il y a quelques siècles seulement. S'ensuivirent diverses colonisations : celles des Pays-Bas, de

l'Espagne, de l'Allemagne, ces dernières relativement éphémères mais toutes marquantes, ainsi que celle du Japon, tardive, courte mais intense. Advinrent surtout les colonisations française, britannique, américaine, néo-zélandaise, australienne, toujours présentes directement ou indirectement dans les îles. Puis vint la décolonisation (hormis pour quelques archipels) et avec elle, une nouvelle redécouverte de l'Océanie par les Océaniens eux-mêmes ; cependant celle-ci fut tempérée par l'ordre bipolaire de la guerre froide, auquel s'est depuis substituée l'apparente (2) quiétude économique-financière de cette fin de millénaire.

---

1. En l'état actuel des connaissances, on estime que le Pacifique occidental a été peuplé en deux étapes principales : la première migration en provenance d'Asie du Sud-Est a eu lieu il y a environ 50 000 ans et on en retrouve des traces en Papouasie Nouvelle-Guinée et aux îles Salomon. Le deuxième peuplement, dit austronésien, a eu lieu il y a environ 7 500 ans en provenance également de l'Asie du Sud-Est. Cette deuxième migration apporte avec elle la langue austronésienne, des techniques de navigation et d'horticulture, les chiens, les cochons, et les systèmes de pensée, de chefferies et les religions qui vont modeler la culture océanienne au cours des millénaires précédant l'arrivée des Européens. Le peuplement du Pacifique oriental passe par Fidji (3 500 ans avant l'époque actuelle (BP)), Tonga et Samoa (3 000 ans BP), Cook, Tahiti, etc. (2 000 ans BP). Voir Antheaume et Bonnemaïson (1988).

Dans ces contextes très divers ont eu lieu des partages multiples et variés de l'Océanie, découlant en partie des comportements et des intérêts des occupants du sol, de leur histoire vécue et de leur imaginaire collectif.

Les ancêtres des Océaniens ont constitué des réseaux d'échange de personnes, d'animaux, d'objets et de marchandises, qui ont évolué dans le temps et à travers l'océan. Un vaste ensemble culturel dit « Lapita » s'est ainsi étendu des îles Salomon jusqu'aux Samoa au cours d'une période de deux millénaires, de quatre mille à deux mille ans avant l'époque actuelle ; cet ensemble s'étiolle alors que la colonisation océanienne atteint les îles les plus orientales de l'océan (îles Cook, Tahiti, Hawaï). Peu après la conquête d'Aotearoa (3) par les navigateurs de la Polynésie orientale, l'Empire tongien se développe au cœur du Pacifique sud. Les traces de toutes ces colonisations, conquêtes, et échanges se retrouvent dans les noms de lieux réels et mythiques. Par exemple Uvea, que l'on retrouve à Tonga, Wallis et dans les îles Loyauté (Ouvéa) ; ou encore Puluotu, qui est connu, aux Samoa, à la fois comme « l'endroit à partir duquel les esprits quittent la terre » et comme celui – probablement Fiji – d'où sont venus les ancêtres des habitants de cet archipel.

Ces toponymes rappellent une histoire, des faits d'hommes, de femmes, de dieux et de déesses et leur rapport avec la nature. Les liens entre habitants de toutes ces îles, parfois oubliés avec le temps, sont parfois aussi conservés par le mythe. Le Pacifique ancien constitue un vaste ensemble, au sein duquel se font et se défont de multiples sous-ensembles, mais comme le démontrent les toponymes, d'un

bout à l'autre de l'océan, l'Océanie est un espace austronésien.

Le changement ultime survient avec l'arrivée des Occidentaux. Les nouveaux colonisateurs transforment la région à leur image. Ils ignorent souvent les anciens noms d'îles et de lieux et les rebaptisent au fur et à mesure des découvertes, des conversions et des occupations. Les Océaniens sont classés ; ils deviennent « Micronésiens », « Polynésiens » et « Mélanésiens », ces derniers étant les plus redoutés. La mémoire des temps anciens s'endort ou s'efface sous l'emprise du christianisme et avec l'écriture. Les Océaniens se voient désormais dans le miroir que leur tendent les *palagi* (4). Certains d'entre eux luttent et des foyers de résistance culturelle se forment mais dans un isolement croissant, tandis que les échanges du passé sont abandonnés ou interdits.

L'appropriation du Pacifique par les Occidentaux est au départ désordonnée mais décisive. La France occupe les deux extrémités de l'océan, la Grande-Bretagne s'installe dans le centre, les États-Unis accaparent les Samoa orientales et Guam puis, après la Seconde Guerre mondiale, prennent pied dans la majeure partie de la Micronésie. La Nouvelle-Zélande et l'Australie établissent chacune leurs zones d'influence, la première en Polynésie et la seconde essentiellement en Mélanésie et particulièrement en Papouasie Nouvelle-Guinée. À l'issue de la guerre du Pacifique, l'Océanie est un « lac occidental ». Les insulaires, quant à eux, se relèvent peu à peu de la férule d'administrations autoritaires sinon répressives comme celles qui instaurent le Régime de l'Indigénat en Nouvelle-Calédonie et son équivalent à Fidji. Mais les « indigènes »

2. Malgré l'apparence de bien-être et de relative tranquillité, qui provient d'une aide internationale considérable, le Pacifique abrite désormais d'importantes poches de pauvreté et connaît des inégalités croissantes.

3. *Aotearoa* est le nom maori de la Nouvelle-Zélande. Le mot signifie : « le pays du grand nuage blanc ».

4. *Palagi* est le terme courant employé à Fidji et dans certains pays polynésiens pour parler des Blancs. Il désigne « l'endroit où vivent les Blancs » (communication personnelle, Paul Geraghty).

ne sont pas encore citoyens des terres qu'ils occupent et, dans certains cas, les terres ne leur appartiennent même plus. Le juridisme biaisé des nouveaux colonisateurs leur échappe même si certains de leurs chefs acceptent de se mettre au service des autorités coloniales et prônent le *faa palagi* (5), la « manière des Blancs ».

Néanmoins la guerre a troublé la torpeur du monde colonial en brisant nombre de frontières physiques, morales et mentales. L'Océanie prend alors une nouvelle route.

### Les routes océaniques

Le système régional, initié par les puissances métropolitaines à la sortie de la Seconde Guerre mondiale avec l'établissement de la Commission du Pacifique Sud, trouve en effet un écho au sein de l'élite océanique. La notion d'un réseau culturel, politique et économique n'est pas nouvelle dans la pensée insulaire qui se préoccupe peu des considérations stratégiques, lesquelles sont pourtant à la base de l'initiative occidentale en faveur du régionalisme. Les élites océaniques se saisissent de l'idée régionale comme d'un passeport qui leur permettrait non seulement de renouer des liens entre eux, brisant ainsi les frontières artificielles de la colonisation européenne, mais aussi d'accéder au reste du monde.

Cette vision du régionalisme est illustrée dans le courant des années soixante-dix par l'expression « *Pacific Way* », ou la voie du Pacifique. Aujourd'hui déjà désuète, cette formule contient alors la fierté, l'optimisme et la volonté des dirigeants des jeunes pays, indépendants ou en voie d'indépendance, de prendre la parole. Elle symbolise un nouveau souffle, celui d'une colonisation qui arrive à son terme, et en même temps l'espoir d'un

développement politique, économique et social autre que celui des continents africains et asiatiques. La voie du Pacifique ne va pas à l'encontre des puissances occidentales ; elle a plutôt l'ambition de permettre aux jeunes pays insulaires de parvenir à un niveau de vie comparable à celui des voisins australiens et néo-zélandais. Parallèlement, elle incarne les valeurs océaniques que sont le dialogue, le respect, et surtout le consensus. Le modèle que la *Pacific Way* souhaite montrer au monde est harmonieux, aimable, et pragmatique. Cette voie nouvelle doit aussi permettre de fixer une identité pan-pacifique qui renvoie à un passé idéal durant lequel le Pacifique appartenait aux Océaniens.

Mais la *Pacific Way*, concept inventé par Sir Ratu Kamisese Mara de Fidji, ne rassemble pas l'Océanie toute entière. Aux yeux des Mélanésiens, elle évoque sans doute excessivement la domination polynésienne des affaires régionales. Les pays polynésiens, décolonisés pour la plupart les premiers, ont effectivement bénéficié d'un *a priori* moins défavorable à leur égard de la part des Européens, cela en raison de leur plus grande centralisation politique qui est facilitée par l'homogénéité culturelle de leur population. Moins affectés par la colonisation et plus perméables au concept d'État-nation, les pays polynésiens n'ont guère eu de mal à se dire « pays » et à assumer leur héritage. Ce n'est pas le cas de la Papouasie Nouvelle-Guinée, des Salomon et de Vanuatu, négligés par les puissances de tutelle puis devenus pays indépendants sans identité unificatrice et sans les infrastructures nécessaires pour créer, sur des îles parfois immenses et dans des archipels éclatés, des liens entre groupes, villages et îles dispersés sur des milliers de kilomètres.

Il fallait un concept nouveau, une identité nouvelle qui pût rassembler les populations de chaque pays mélanésien, et les pays mélanésiens entre eux. L'idée de Melanesian Way, prônée par Bernard Narokobi en Papouasie

---

5. *Faa palagi* en Samoan ou *vaka palagi* en Fidjien signifie « faire comme les Blancs ».

Nouvelle-Guinée, cherche à redonner confiance et fierté en prônant les valeurs culturelles communes aux Mélanésiens, telles que leur vision spirituelle et holistique du monde qui les entoure, et la permanence de leur civilisation à travers les âges : « nous n'avons pas un an, nous ne sommes pas non plus âgés de 200 ans. Nous avons des milliers d'années. Les institutions modernes nous sont peut-être inconnues mais pas la force et la faiblesse des personnes humaines. Nous avons le droit et même le devoir de faire appel à la sagesse de nos ancêtres. Ensemble nous possédons une force maintes fois prouvée et une connaissance éprouvée par le temps » (Narokobi, 1983). Cette philosophie se veut un vecteur de rassemblement face au défi que pose l'indépendance dans des pays où la diversité culturelle est illustrée par le nombre considérable de langues : « ... Je suis convaincu que les Mélanésiens sont guidés par une unité spirituelle et culturelle. Malgré la diversité des pratiques culturelles dont [témoignent] les langues, nous sommes unis, et sommes différents des Asiatiques ou des Européens » (Narokobi, 1983).

Ce message se veut également pan-mélanésien et s'appuie sur les anciens réseaux qui parcouraient cette aire culturelle pour inclure et séduire les « pays frères » : « Les Mélanésiens de Papouasie Nouvelle-Guinée, d'Irian-Jaya, des îles Salomon, des îles Torres, de Vanuatu, de Nouvelle-Calédonie et de Fidji ont vécu et travaillé ensemble dans l'unité bien avant de rencontrer les Européens et les Asiatiques » (Narokobi, 1983). Cette soif d'unité mélanésienne trouve un écho chez les dirigeants de Vanuatu, aux Salomon et parmi les Kanaks. Elle mène à la création en 1985 du « Groupe fer de lance » mélanésien qui réunit la Papouasie Nouvelle-Guinée, les Salomon, Vanuatu et le Front de libération national kanak et socialiste (6). À ses débuts, ce sous-ensemble régional affirme sa différence par rapport aux autres pays du Pacifique sur la

base de son identité mélanésienne, mais il vise surtout à corriger l'équilibre régional dominé dans les années quatre-vingt par Fidji et ses alliés polynésiens. Ces derniers sont considérés comme trop complaisants à l'égard des puissances occidentales, notamment pour ce qui est des questions nucléaires, de la décolonisation du Pacifique et du néo-colonialisme.

### Le repli océanien

Avec la fin de la Guerre froide et des grands débats idéologiques, l'enthousiasme suscité par la *Pacific Way* et la *Melanesian Way* s'atténue. De plus, les dirigeants océaniens ont changé ou vieilli et leur vision s'est modifiée. Les classes politique et bureaucratique se sont accrues alors que le sens du devoir et le principe d'éthique se sont amenuisés : « les dirigeants ne sont plus ce qu'ils étaient », entend-on dire aujourd'hui, et d'ailleurs nombre d'entre eux ont eu une formation limitée par rapport à leurs aînés des années soixante-dix.

Le développement économique devient prioritaire dans les discours mais l'augmentation rapide des budgets depuis les indépendances encourage diverses tentations malsaines. La gestion financière douteuse ne favorise guère l'amélioration des conditions de vie, tandis que le taux croissant d'urbanisation aggrave le chômage et contribue à l'augmentation de la pauvreté en ville.

Les réformes structurelles atteignent les pays du Pacifique qui, malgré le taux d'aide financière par habitant le plus élevé du monde, ne parviennent pas à faire progresser leur économie de façon satisfaisante. Nombre d'investissement dans les années soixante-dix et quatre-vingt n'ont guère été productifs, tandis que dans les années quatre-vingt-dix les investissements publics et privés atteignent, dans la plupart des pays, un niveau trop bas pour permettre d'absorber l'arrivée des jeunes sur le

6. Fidji a rejoint le Groupe fer de lance en 1996.

marché du travail. Les inégalités, comme ailleurs dans le monde, s'accroissent.

Dans ce contexte, le régionalisme est devenu un exercice pratique, nécessaire certes, mais aujourd'hui dénué de toute vision autre qu'économique. Le changement récent de nom de la Commission du Pacifique Sud en Communauté du Pacifique (à l'image de l'ancienne Communauté Européenne) ne devrait pas inspirer d'envolées lyriques sur l'identité régionale. Seuls quelques penseurs, dont en particulier Epli Hau'ofa, directeur du tout nouveau Centre océanien d'Art et de la Culture à l'université du Pacifique Sud à Fidji, tentent d'avancer une vision neuve de la région, intégrant les réseaux anciens et nouveaux, et invitant tous les peuples, indigènes ou non, qui font partie de l'Océanie, à s'associer autour de cet héritage commun qu'est l'océan : « Une identité régionale ancrée dans notre héritage commun qu'est l'océan ne signifie pas une affirmation de droits territoriaux régionaux exclusifs, car la même eau qui vient s'écraser sur nos rivages et les laver agit pareillement sur les côtes du Pacifique allant de l'Antarctique, de la Nouvelle-Zélande, de l'Australie, de l'Asie de l'Est et du Sud-Est, jusqu'aux Amériques... Tout comme la mer, qui est une réalité ouverte et mouvante, notre identité océanienne devrait transcender toutes les formes d'insularité pour devenir ouvertement curieuse, inventive et accueillante. Dans un sens métaphorique, l'océan qui nous a servi de voie navigable en nous transportant les uns vers les autres devrait aussi être notre route vers le reste du monde » (Hau'ofa, 1998).

Cet idéal très ouvert et contemporain du Pacifique ne figure pas pour l'instant sur l'agenda des pays du Pacifique. Ces derniers sont plutôt préoccupés par leurs problèmes de gestion économique et par des considérations de politique interne. Ainsi les réunions et organisations régionales sont-elles de plus en plus ciblées sur des objectifs pratiques, tandis qu'au plan national les gouvernements tentent de

maîtriser les influences extérieures et de réaffirmer les valeurs culturelles les plus rassurantes voire les plus rétrogrades.

La démocratie libérale, non sans raison, est assimilée au système capitaliste individualiste qui détruit les pratiques collectives et la vie communautaire. Mais les gouvernants, dans l'ensemble, s'attaquent plus volontiers aux principes démocratiques inscrits dans toutes les constitutions, qu'au mode de développement capitaliste (7). De nombreux gouvernements de la région s'opposent en effet à une plus grande démocratisation des sociétés océaniques et s'interrogent sur le bien-fondé, pour leur pays, des valeurs libérales comme l'égalité et la liberté. Ces dernières sont accusées d'entraîner la dégradation des structures coutumières et d'engendrer le désordre social. C'est donc souvent contre le libéralisme politique que sont évoqués le *fa'a samoa*, le *vakaviti* (8), la « coutume », etc. Ces armes culturelles permettent aux autorités de contenir la critique en lui opposant des arguments dont il est difficile de disputer la légitimité morale, puisqu'ils sont censés incarner l'esprit samoan, fidjien, tongien ou ni-vanuatu.

De plus, les valeurs et les principes culturels qui sont contenus dans ces expressions ne sont pas bien définis, permettant à ceux qui les emploient de les modeler selon leurs besoins. Alors qu'ils devraient symboliser le partage, la cohésion, le dialogue, le consensus et la tolérance, ils sont employés contre la libre pensée et l'expression indépendante, surtout lorsque celles-ci critiquent l'injustice et demandent des comptes aux gouvernants. L'Église et Dieu, qui

---

7. Ce alors même que la croissance de la monétarisation exige un rôle actif et critique du citoyen pour enrayer la mauvaise gestion et la corruption.

8. Ces expressions signifient la « façon de faire » des Samoa, des Fidji etc. Comme le terme « coutume », elles n'ont pas de définition précise mais englobent tout ce qui concerne l'organisation sociale, politique et économique de ces pays.

font partie intégrante de la coutume de cette fin de XX<sup>e</sup> siècle, sont également invoqués pour justifier le *statu quo* dans lequel la classe politique et certains chefs s'enrichissent au détriment de la population.

Un nouvel espoir pourrait cependant naître d'une meilleure utilisation de la « coutume » ou du *fa'a samoa, vaka viti*, etc. Cela supposerait que les dirigeants océaniens se mettent à l'écoute des ruraux comme des citadins et facilitent le dialogue.

Récemment, au cours d'une entrevue à Vanuatu, un haut fonctionnaire responsable de la grande réforme administrative, politique, juridique et économique qui se déroule actuellement dans ce pays avec l'assistance financière de la Banque Asiatique de Développement, a baptisé « *Nakamal Way* » sa vision d'une nouvelle politique au Vanuatu. Le *Nakamal Way* puiserait sa légitimité dans la tradition de dialogue mélanésienne et s'attacherait à rassembler le pays en cultivant la participation active de toutes les composantes de la société : femmes, hommes, jeunes, chefs, Églises, secteur privé, organisations non-gouvernementales, secteur public et autres, dans le processus de réforme et de prise de décision. Cette volonté de rassemblement est un pas positif mais elle ne doit pas se résumer à un exercice ponctuel. La « culture du silence » qui afflige en ce moment les pays océaniens doit laisser place à un dialogue et un débat d'idées permanents et au consensus social, toutes pratiques qui répondent si bien à celles qui sont traditionnelles aux Océaniens.

#### BIBLIOGRAPHIE

- Antheaume (B.), Bonnemaïson (J.), 1988. *Atlas des îles et États du Pacifique*. GIP Reclus/Publisud, Paris.
- Bonnemaïson (J.), Freyss (J.) (eds), 1997. « Le Pacifique insulaire : nations, aides, espaces ». *Tiers Monde*, tome XXXVIII.

- Geraghty (P.), 1993. « Pulothu, Polynesian Homeland ». *The Journal of the Polynesian Society*, vol. 102, n° 4, décembre 1993.
- Gorecki (P.), 1988. « L'origine du peuplement de l'Océanie : encore énigmatique ». In Antheaume, B. et Bonnemaïson, J. 1988, *Atlas des îles et États du Pacifique*. GIP Reclus/Publisud, Paris.
- Hau'ofa (E.), 1998. *The Ocean in Us*. (à paraître dans *Contemporary Pacific*).
- Howe (K.), Kiste (R.), Lal (B.) (eds), 1994. *Tides of History: The Pacific Islands in the Twentieth Century*. Allen and Unwin, New South Wales.
- Huffer (E.), 1993. *Grands hommes et petites îles : La politique extérieure de Fidji, de Tonga et du Vanuatu*. Orstom, Paris.
- Huffer (E.), Molisa (G.), à paraître. *Searching for the Nakamal Way : Governance in Vanuatu*.
- Lawson (S.), 1997. *Cultural Traditions and Identity Politics : Some Implications For Democratic Governance in Asia and the Pacific*. Discussion Paper 97/4, Research School of Pacific and Asian Studies, Australian National University, Canberra.
- Narokobi (B.), 1983. *The Melanesian Way*. University of Papua New Guinea et University of the South Pacific, Port Moresby et Suva.
- Otto (T.), Thomas (N.) (eds.), 1997. « Narratives of Nation », in *The South Pacific*, Hardwood Academic Publishers, Amsterdam.
- Vom (B.), Wermer *et al.* (eds), 1994. *New Politics in the Pacific*. Institute of Pacific Studies, University of the South Pacific, Suva.

